UMBERTO COCCO
Matteo Boe

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
BERNARD BIANCARELLI

Le 14 octobre 1992, Matteo Boe

était capturé en Corse par les hommes des services spéciaux de la police française. Les agents de la brigade mobile de Sassari surprennent le fugitif sarde depuis longtemps insaisissable dans une chambre de l'hôtel *U Palmu* à Porto-Vecchio, au terme (selon la version de la police) de la filature de son épouse et de ses enfants venant de Sardaigne. Ancien berger, ancien étudiant de l'institut agraire de Nùoro, puis universitaire à Bologne pendant quelques mois à la fin des années 70, Boe entre dans la chronique noire pour quelques séquestrations de personnes sur le continent. La condamnation, la prison, puis l'évasion aventureuse de l'île de l'Asinara où il est détenu, et cinq années de fuite, avec de nouvelles accusations, de nouveaux enlèvements, et surtout le rapt sur la Costa Esmeralda du fils d'un hôtelier arabe (auquel on a coupé un morceau d'oreille), accroissent sa réputation. Il réapparaît en public dans un procès en cours à Tempio, quelques mois après son arrestation : il est entouré de policiers, braqué par une foule de reporters photo et d'opérateurs télé. Grand, droit, avec les cheveux noirs coupés très court, il porte un habit noir de velours côtelé ; sous la veste, un gros pull de laine, noir, à col roulé, et aux pieds de grosses chaussures hautes, toujours noires, *cozìnsos* artisanales comme tout, du reste, ce qu'il porte. Quand il s'installe dans la cage, il ôte la veste, la jette sur les épaules, avec un geste typique des bergers sardes : il la laisse tomber derrière, sans l'endosser, la retenant avec son index en crochet, après l'avoir agitée, moitié torero moitié modèle de défilé de mode. Tout l'habillement, et cette façon de le porter, est celui traditionnel du berger et du paysan sarde, de moins en moins en usage, même dans les villages de l'intérieur de l'île, après avoir été pendant près de deux siècles, dans le même temps l'habit masculin populaire – mais pas uniquement rural – le plus élégant de Sardaigne, et le vêtement de travail le plus utilisé, dans les champs et les pâturages. Les hommes vêtus de velours noir, marron ou vert olive,

lisse ou côtelé ont foulé les scènes de mille procès en Sardaigne, au cours des siècles de domination de la maison de Savoie, en compagnie de femmes vêtues de noir, les jupes longues jusqu'au dessous du genou, châles jetés sur les épaules, les mouchoirs serrés sur la tête : ils portaient les vengeances et les modes du village devant l'alignement des juges en toges, au côté desquels il pouvait aussi arriver de voir des habits du même genre composer la cour. Mais l'exploit de Boe a, sur l'opinion publique, dans cette dimension spectaculaire, un autre effet. C'est de la pure publicité, promotion d'un produit, et plus que d'un produit, d'un style. Le style du bandit, du rebelle, du sarde authentique, résistant aux carabiniers, aux modes. C'est la mode du refus de la mode. L'habit du berger sarde devient sur lui une sorte de signe distinctif du délit propre, du délit perpétré envers l'ordre dominant, et dans le temps même de son propre triomphe : un trait distinctif du délit comme crime, forme de refus. Boe qui a décidé de ne pas parler ni lors de ce procès ni dans ceux auxquels il sera soumis, a calculé l'effet de son habit. Le bandit sait que se vêtir c'est communiquer. Avec l'habit de velours, qui n'est plus tellement en usage même dans les communautés rurales de l'île, hormis parmi une minorité de bergers, abandonné dans les villes, l'ex-fugitif qui fut un étudiant politisé, sympathisant d'*Autonomia operaia* (Autonomie ouvrière) à Bologne, puis des mouvements nationalistes sardes, qui a donné à chacune de ses entreprises criminelles une justification idéologique, fait une opération de revendication identitaire, de fière contre-position, au nom des Sardes de l'intérieur, envers la justice de ville, « bourgeoise » et « italienne ». Il se méfie de la parole qu'obstinément il se refusera de concéder. Il en rajoute sur l'apparence, le vêtement, le velours noir, les godillots de campagne. C'est une opération dont on n'a pas étudié les effets. La presse survole cet aspect extérieur de l'image de Boe, même si les envoyés qui assistent à son irruption dans la salle du tribunal de Tempio ne peuvent masquer dans les chroniques du jour suivant l'impression de sauvagerie, de rude beauté que fait sur eux l'ex-berger étudiant de Lula vêtu ainsi.

Pour les tailleurs qui ont résisté dans leurs boutiques à la crise de la demande d'habits en confectionnant des vestes et des pantalons de velours lisse ou côtelé aux bergers des villages qui en conservent encore l'usage, cette irruption au tribunal d'un aussi célèbre bandit devant la télé reprise jour après jour, est le plus réussi des spots publicitaires en faveur du mode vestimentaire populaire masculin de Sardaigne. Leur artisanat survivant connaît un renouveau remarquable, sans doute pas par hasard, depuis ces années-là, et cet épisode du héros négatif vêtu de velours noir.

Le bandit avec les fers, dans cette salle du tribunal, est vêtu un peu comme un Dragon du Piémont, comme un chasseur anglais du XVII^e siècle, un bourgeois parisien après la Révolution : une veste droite, courte, d'étoffe noire avec deux boutons et des revers très amples devant, une fente postérieure centrale, un carré, une haute martingale. Le pantalon est français, et anglais, c'est le pantalon sportif de la première moitié du XVIII^e, allongé jusqu'à la cheville à la fin du siècle, début du XIX^e. Boe s'habille de ce noir de Lord Brummel, du noir de Baudelaire et Poe, un romantique habit de chasseur anglais et puis d'un soldat en tenue de campagne anti-banditisme. À partir de la Première Guerre mondiale et jusqu'aux années 50 et 60, c'est une stupéfiante hybridation de modes archaïques et styles hispaniques – de robe ou militaire – conditionnés par les modes masculines venues de France et d'Angleterre à travers le Piémont, Gênes et la Corse. Hybridation qu'une part du Midi italien et la Sardaigne – plus que les autres régions – avaient adoptée avec la totalité des hommes des régions plus intérieures.

À la fin de 1996, les journaux s'aperçoivent que quelque chose change dans les modes des jeunes Sardes, qui ne viennent ni des modes de rue, ni de MTV, ni de vidéoclips de rock anglo-américain. Les deux quotidiens sardes, tout d'abord *La Nuova* puis l'*Unione*, envoient leurs propres chroniqueurs, l'*Unione Sarda* envoie même son nouveau directeur, pour voir où naissait, où renaissait la mode du velours. Des jeunes gens vêtus de chemises sans col, vestes courtes de velours noir ou marron avec quatre poches, une martingale et le carré, les pantalons serrés à la cheville, de velours lisse ou côtelé, se font voir en ville à partir du début des années 90. Même le pantalon, avec le revers de la poche de couleur rouge, gris ou bleu, ou encore marron clair sur le tissu sombre, fixé à l'aide d'un bouton appartient à un style que l'on ne peut confondre : il s'inspire du berger à la fête, du berger de la Barbagia lors de ses excursions en ville et pendant son temps libre au village, et parfois (lorsque le velours côtelé est de couleur vert olive) au paysan des vallées, du Campidano. Les hommes de la campagne sont encore vêtus de cet habit désormais traditionnel, en Barbagia, en Ogliastra, dans les Baronie, sur le haut plateau de Bitti et Buddusò, dans le Montiferru, dans la moyenne vallée du Tirso, et les bergers des transhumances qui se sont installés dans le Sulcis, dans le moyen Campidano, dans l'Oristanese, et au nord, depuis la Nurra jusqu'à la plaine d'Olbia. Une minorité dans ces endroits-là, mais cependant visible, et d'une de ces irréductibles différences. La Sardaigne de l'intérieur qui finit dans les journaux et les télévisions en raison des

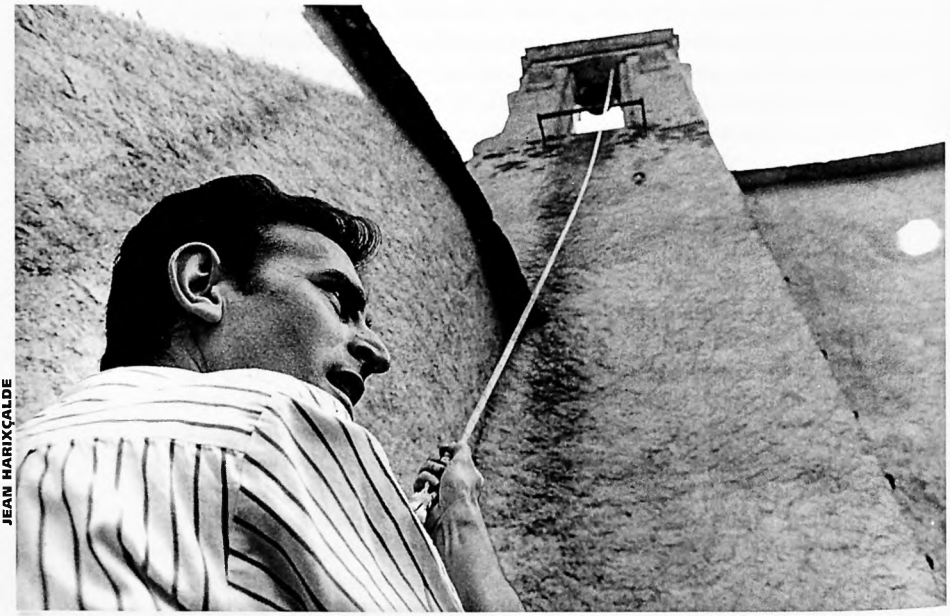
épisodes criminels ou bien en tant que face cachée, archaïque, des côtes et des villes, a pour acteurs (et comparses) ces figures : dans les travaux des champs, dans les rues des villages, dans les procès, les fêtes traditionnelles, dans les courses de chevaux. Résistant depuis longtemps sans le savoir, ils deviennent peu à peu un modèle, en raison de la manière dont ils s'habillent, pour une partie de la jeunesse de ces mêmes régions : des générations qui ne sont plus essentiellement composées de bergers, mais aussi de chômeurs, de précaires, vaguement ouvriers, journaliers, forestiers, qui peuplent ces contrées au pastoralisme incertain. Sans alternative, avec un grand temps libre dans les jours sans travail, ils font de la représentation sur la scène de la vie, par groupes d'amis, avec cet air fier, revêche. Le changement s'opère là : l'habit de velours lisse ou côtelé devient un signe, un symbole de résistance à l'intégration, et d'un orgueil provincial que l'économie et les dynamiques de la société sarde et de la culture urbaine tendent à réduire, si ce n'est à remplacer. Le style du berger, costume de la ruralité, romantique, évocateur d'un style de vie au contact de la nature, et de temps libre, de cavalcades dans les bois, devient le style *balènte*. Il intègre les connotations de l'habit de guerrier en lutte, plus seulement avec la nature hostile et les voisins concurrents pour de maigres pâturages, dans la solitude de l'âpre campagne, mais avec la civilité toujours entière, et ses styles, y compris vestimentaires.

C'est une jeunesse qui ne refuse aucun autre sous-produit de la civilisation industrielle et des modes de masse : elle tourne en voitures déglinguées et puissantes, *Peugeot* et *Golf* pétaradantes, l' « Arbre Magique » déodorant accroché au rétroviseur, les rideaux à l'arrière avec l'effigie de Marilyn Monroe et de Jim Morrison, les jantes en alu, pour tourner dans le village et sur le cours pendant des heures et des heures comme une répétition obsessionnelle de prise de possession du territoire. Elle fume des *MS* et des *Marlboro*, boit des bières hollandaises, écoute la musique des radios commerciales italiennes. Mais le pantalon est de velours, ultime frontière de la sardité, de la pastoralité perdue.

C'est un phénomène finalement inattendu lorsque partie de cette jeunesse, elle s'étend en quelques années, tout doucement, aux étudiants loin de chez eux, puis aux enfants des villes, aux groupes d'intellectuels, aux professionnels. Phénomène inattendu, il arrive au moment le plus bas du sardisme lors des trente dernières années. Le vêtement n'a jamais fait partie de la symbolique consciente de l'identité, jamais des programmes politiques ni même des groupes minoritaires et radicaux du sardisme de l'île. À partir de ce moment oui, c'est quasiment une division des militants de *Sardigna Natzione*,

l'habit des cérémonies sardistes de l'historique Psd'Az, entre au parlement italien grâce à quelques députés sardes et à l'ex-président de la République, le sénateur Cossiga, les premiers défilés commencent à apparaître. Une mode naît. Re-naît.

Consciemment ou non, ces figurent alimentent toutes, avec les vestes et les pantalons des grands-pères, avec le langage de la mode et le code de l'anti-mode, une nouvelle saison désarmée du nationalisme identitaire. Dans l' « empire de l'éphémère » même le plus intransigeant radicalisme se donne une visibilité à travers le système des signes qui s'est imposé à l'imaginaire mondial. Le frivole, le fugace, la légèreté du post-moderne, des cultures fragmentées de la fin de la modernité.



JEAN HARIXÇALDE

UMBERTO COCCO est un journaliste sarde reconnu ; il vit et travaille à Olbia.